

FIGURE

Numéro 17

**CONVERSATION AVEC
FLORYAN VARENNES**

FIGURE

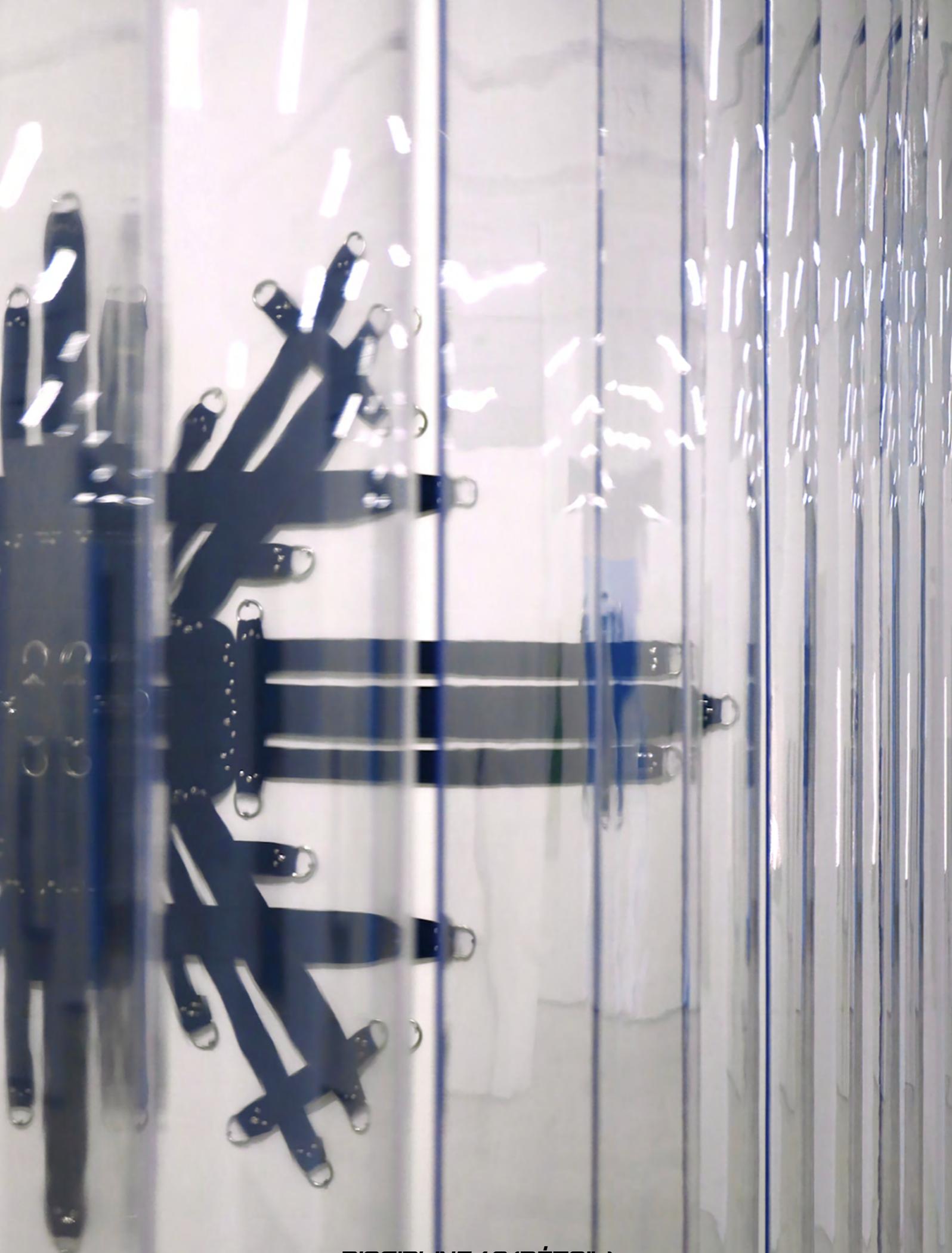
Juin 2019



FIN'AMOR

Lance de joute en verre, 270 × 50 cm, Production : Centre International d'Art Verrier - Meisenthal, 2018.

**CONVERSATION AVEC
FLORYAN VARENNES**



DISCIPLINE 1.3 (DÉTAIL)

Orthèses médicales, rivets, anneaux, fils, extrait de lavande, 250 × 150 cm chaque bas-relief, 2019.

Indira Béraud

Peux-tu nous raconter comment tu as rencontré l'art et ce qui t'a poussé à y consacrer ta vie ?

Floryan Varennes

Autant que je me souviens, ma rencontre avec l'art s'est faite par le biais de mon père qui était décorateur. Il m'a initié très tôt, j'ai de nombreux souvenirs de lui attablé des heures en train de dessiner. Je pense avoir été happé rapidement et c'est finalement assez naturellement que j'ai intégré les Beaux-Arts. Pendant cette période d'études, je me suis également penché sur l'Histoire et de fil en aiguille, je me suis passionné pour les questions relatives au genre et à l'identité. J'ai voyagé à Paris où je me suis mis à suivre beaucoup de conférences, de séminaires et de colloques à l'EHESS ainsi qu'à la Sorbonne, à travers lesquels j'ai notamment fait la découverte de Michel Pastoureau. Avec Judith Butler, ils sont mon socle de références théoriques. Aujourd'hui encore, j'essaie toujours de suivre deux ou trois séminaires par an.

L'année dernière, j'ai décidé de reprendre mes études et d'intégrer le master d'Histoire à Paris X. Je me suis spécialisé dans le médiévalisme parce que je suis fasciné par toutes ces appropriations culturelles de l'époque médiévale qui sont apparues dès le XIXe siècle et perdurent encore aujourd'hui. Ces études me permettent autant d'approfondir mes investigations scientifiques que la

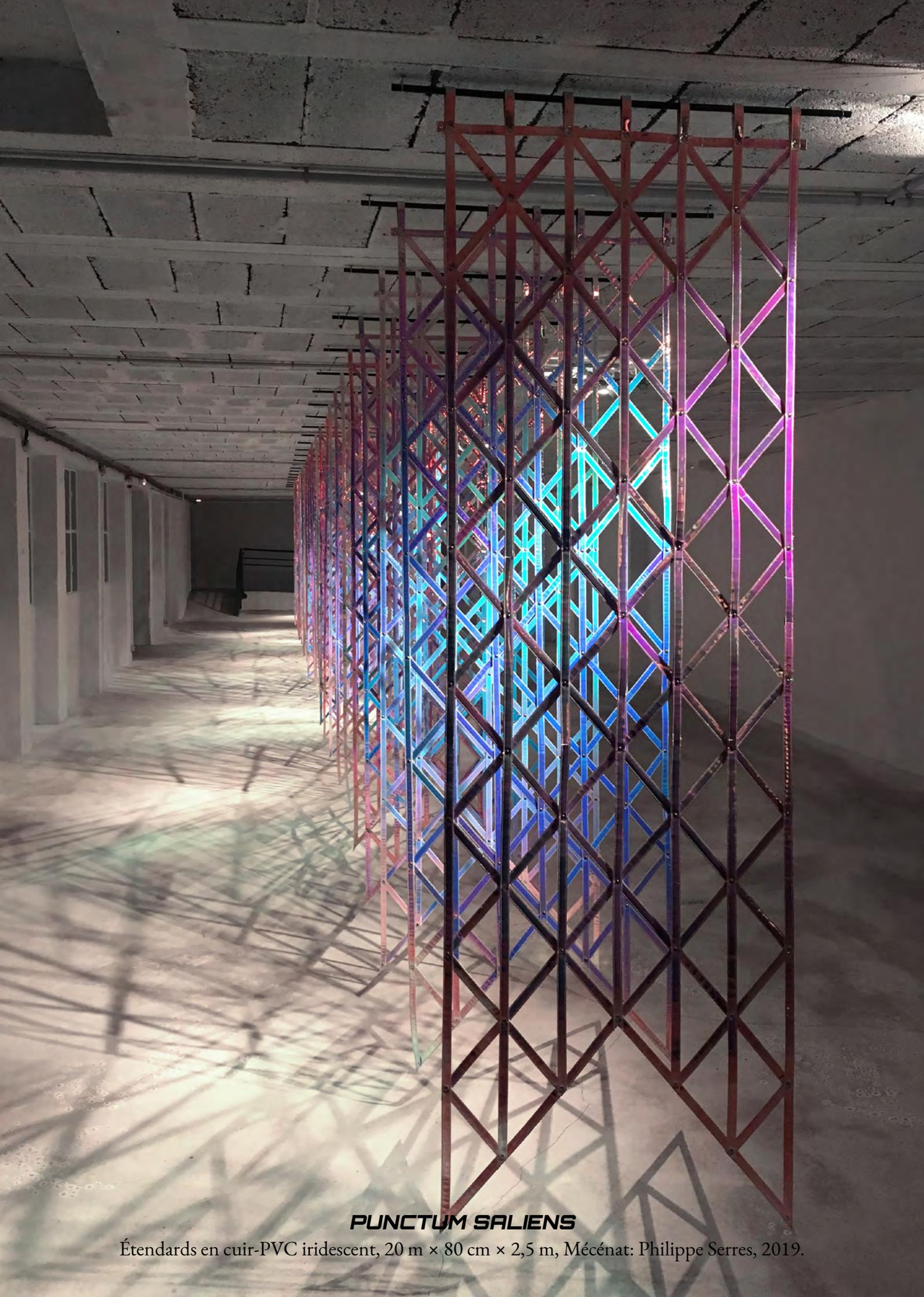


Vue de l'exposition « Alter-Hérait », CAC Istres, 2018.

technique. Pour mon mémoire, j'ai rassemblé tout ce que j'aime, c'est-à-dire une figure historique, plastique et genrée. Jeanne d'Arc s'est alors imposée à moi. Je la connaissais bien sûr, mais elle ne m'est pas apparue comme une évidence. C'est mon directeur de recherche Franck Collard qui m'a orienté vers elle. Il savait que j'étais plasticien et m'a suggéré d'explorer des références qui m'étaient propres pour trouver quelque chose en lien direct avec le personnage historique. Je me suis donc tourné du côté des sources visuelles et c'est le costume et le genre qui ont primé. Mon mémoire s'intitule donc : *Médiévalisme, genre et costumes : les représentations johanniques dans les arts visuels du XIXe au XXIe siècle*. Cela me permet de parler de tout ce qui m'anime, et plus spécifiquement de la peinture. Je pense d'ailleurs que j'ai pu en parler parce que justement je ne suis pas peintre. J'aurais eu plus de mal à parler de la sculpture, j'ai besoin d'un certain recul critique.

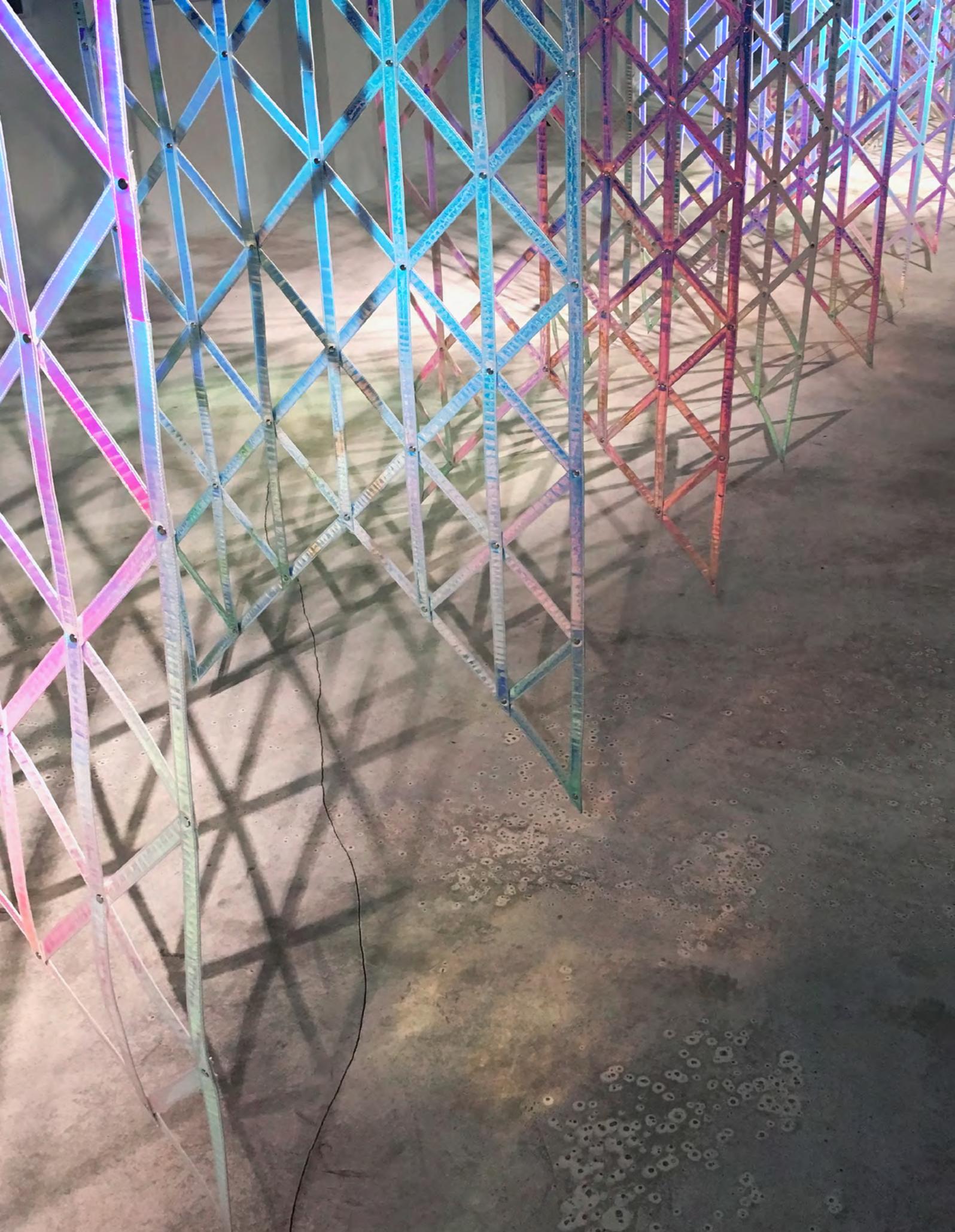
Indira Béraud

Les références à la période médiévale se glissent dans ton travail, ponctuant chacune de tes œuvres à travers les titres, des symboles, et autres renvois esthétiques. Peux-tu nous parler un peu plus de ton rapport à cette période ?



PUNCTUM SALIENS

Étendards en cuir-PVC iridescent, 20 m × 80 cm × 2,5 m, Mécénat: Philippe Serres, 2019.



PUNCTUM SALIENS (DÉTAIL)

Étendards en cuir-PVC iridescent, 20 m × 80 cm × 2,5 m, Mécénat: Philippe Serres, 2019.

Floryan Varennes

Ce goût particulier pour l'histoire et particulièrement pour le Moyen-Âge s'est développé petit à petit, mais il était déjà sous-jacent depuis longtemps. J'ai commencé à lire Tolkien à l'âge de onze ans et j'ai été happé par les jeux de rôles et les jeux vidéo. Je suis passé par un Moyen-Âge complètement idéalisé, extrêmement merveilleux que l'on appelle le Moyen-Âge fantastique et qui ne m'a jamais vraiment quitté. Tout cela s'est glissé naturellement dans mes œuvres, notamment avec des références au *Gothic Survival*, qui se caractérise par une forte rémanence féodale au XIX^e siècle. J'étudie des phénomènes passés, leurs traces et les événements qui en découlent. Lorsque j'ai entamé mes études d'art, je ne jurais que par Louise Bourgeois, elle incarnait pour moi une figure maternelle. Le père, c'était Tolkien. J'aimais — et j'aime toujours d'ailleurs — les préraphaélites, les symbolistes et les troubadours. Je me sens autant attiré par les Frères de Limbourg ou Enguerrand Quarton, que par des artistes tels que Jordan Wolfson et David Altmejd. Ce sont des figures comme celles-ci qui m'ont amené à convoquer dans mes recherches plastiques un système de signes visuels fort et marquant. Ce qui stimule mes recherches maintenant, c'est le besoin viscéral de réactiver un système visuel de signes datés qui souvent manque à l'inconscient collectif contemporain. Je suis parti de ce postulat pour créer des réverbérations transhistoriques. En ce sens, une pièce est manifeste : *Punctum Saliens*. Dans cet ensemble se joue tout

le rapport à l'esthétique héraldique que j'aime, notamment avec des références aux tournois. Cette pièce se compose de nombreux étendards en cuir holographiques. Prenant la forme d'un maillage évidé, ils sont autant d'évocations emblématiques et symboliques, et peuvent également évoquer l'univers martial et la prison — physique ou psychique. Par analogie avec les parades militaires, la rangée d'étendards semble vibrer et scintiller, comme des drapeaux se suivant les uns derrière les autres.

Indira Béraud

Sans jamais le représenter de façon frontale, le thème du corps est constamment abordé. Comment celui-ci définit-il ton travail ?

Floryan Varennes

Mon premier postulat, c'est en effet de parler du corps et de ses extensions sans jamais le montrer. Le rapport à l'absence est absolument immanent dans ma pratique. C'est la ligne directrice de mon travail. Il s'agit de traiter un corps morcelé, écorché, soumis, disséqué, en extension, en étirement, creusé, déployé mais invisible. Je cherche à signifier l'absence au travers d'un dispositif qui touche au corps. Je trouve cela percutant de parler de l'absence parce qu'elle amène à des ressentiments plus forts. Finalement l'absence c'est la mémoire, c'est la trace qu'un corps a pu laisser, et cela convoque l'imagination. Il y a aussi quelque chose avec l'absence qui se



Vue de l'exposition « Alter-Hérault », CAC Istres, 2018.

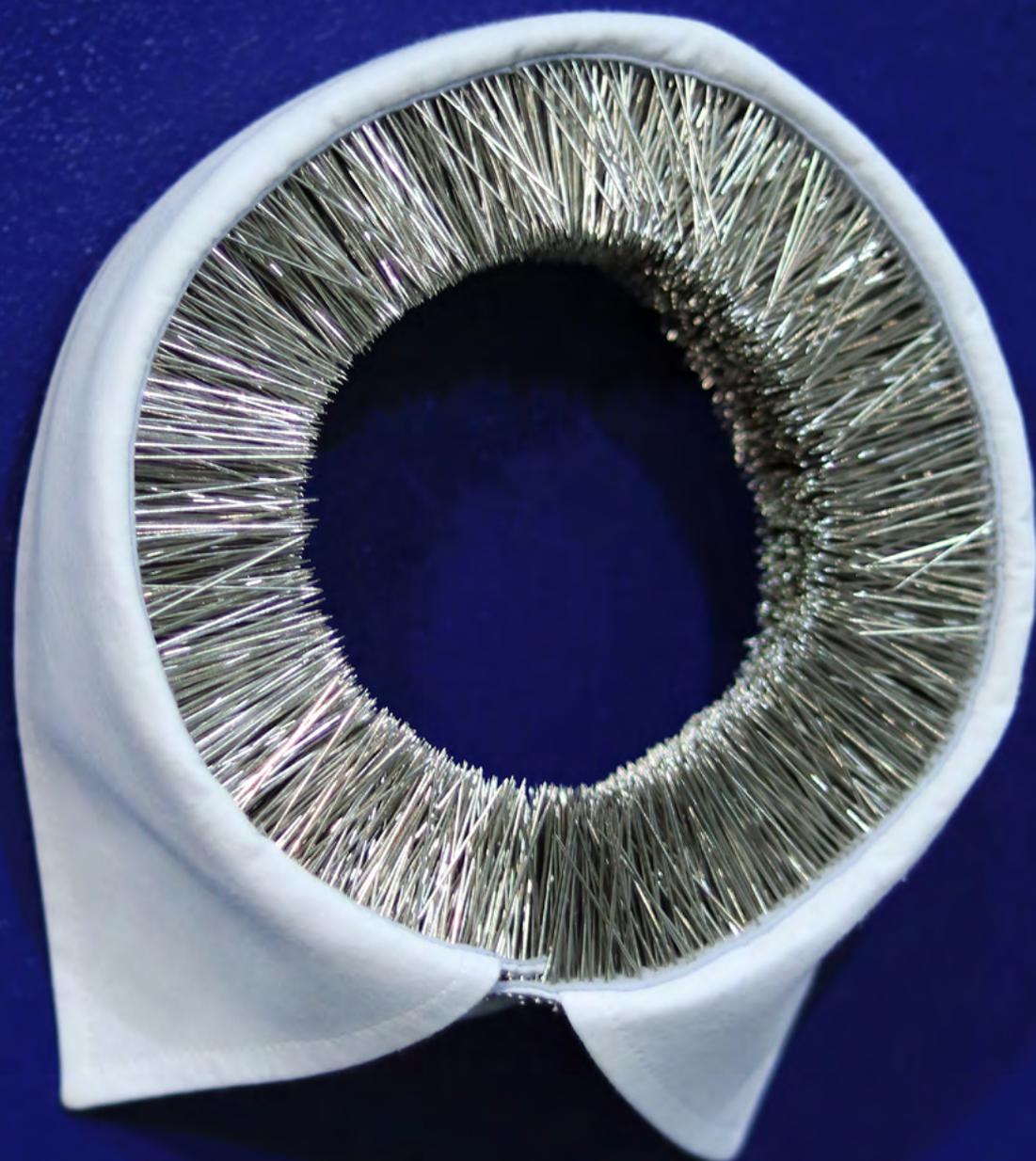
rapporte directement au manque, et donc au désir. Il y a ce rapport de frustration, une expérience psychologique que l'on retrouve beaucoup dans l'art : les artistes élaborent des formes et le public ne peut pas y toucher. J'aime accentuer l'aspect charnel dans mes œuvres, provoquer le désir face à l'inaccessibilité. Tout se retrouve suspendu dans cette attente, dans ce désir pour un objet sacralisé, intouchable.

Indira Béraud

Tu détournes le vêtement et plus largement ce qu'il incarne. Avec *Hiérarques* ou *Dysphoria* par exemple, tu transformes des attributs a priori masculins, tels que le col de la chemise et les revers d'une veste d'homme afin d'interroger les rapports de genres et de dominations. Peux-tu nous parler de la manière dont tu réifies ta réflexion sur l'identité sexuelle, notamment avec le vêtement ?

Floryan Varennes

J'ai commencé par le vêtement parce que je m'intéressais au genre. En plus d'être la trace d'un corps, le vêtement c'est également un costume. Lors de mon DNSEP, j'ai dédié mon mémoire à la place du vêtement dans l'art contemporain. Je me suis penché sur plus de trois cents artistes. Le vêtement, c'est un objet de parure, mais également un objet de protection. Il émet une parole et en



DYSPHORIA (DÉTAIL)

Cols de chemises, épingles, Dimensions variables, 2017.



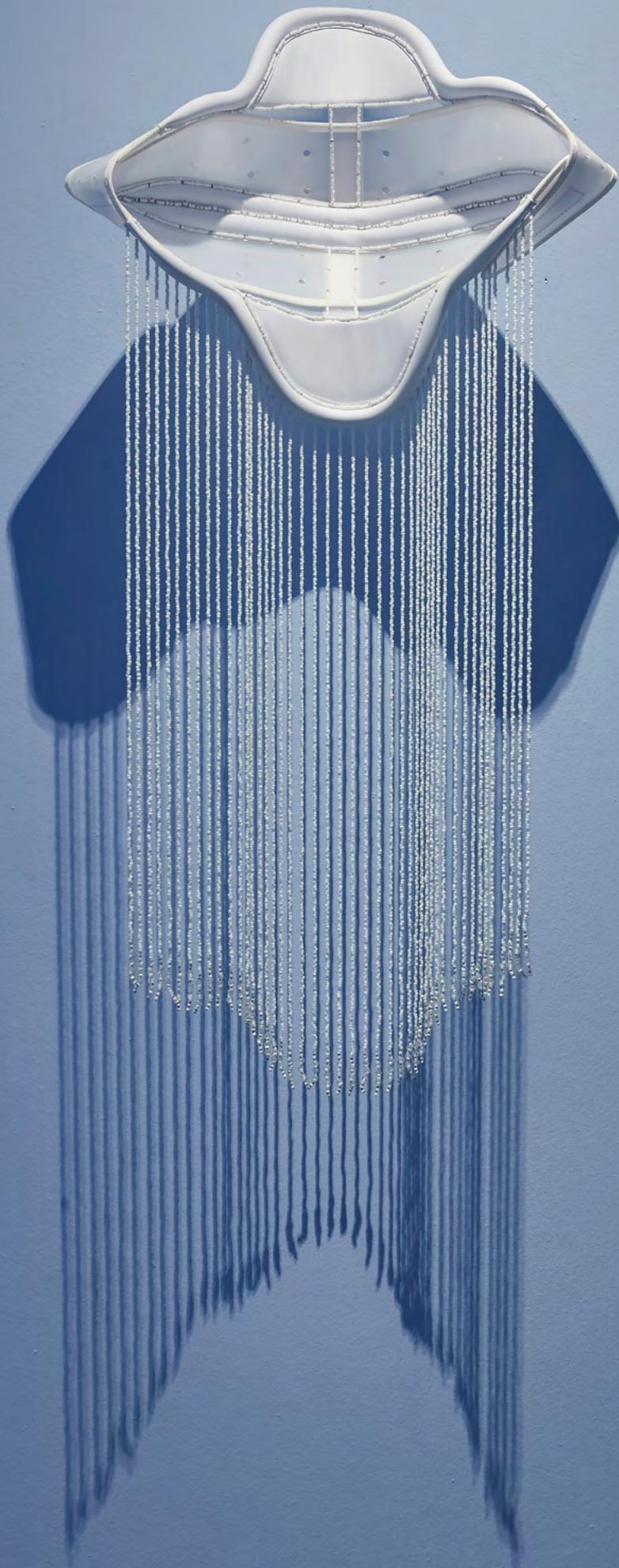
DYSPHORIA

Cols de chemises, épingles, Dimensions variables, 2017.

même temps il est lié à une pudeur sexualisée : il montre ou démontre un sexe. Le vêtement peut parler aussi bien du genre que de l'autorité. Il parle de la hiérarchie et des normes sociales que je voulais petit à petit tordre et détordre. Je me suis particulièrement intéressé à la chemise parce qu'elle s'étire dans le temps jusque dans l'époque médiévale. C'est un sous-vêtement qui est devenu survêtement et le col est une élaboration à la fois esthétique et historique.

Pour moi, la chemise est l'incarnation de l'homme. Cela a donné par la suite une ambivalence incroyable, elle est devenue le symbole des cols blancs par exemple. Ces cols blancs, qui incarnent par ailleurs un certain pouvoir, se retrouvent dans *Dysphoria*.

J'y ai adjoint une multitude d'épingles, transperçant le tissu vers l'intérieur. Dénués de leur fonctionnalité vestimentaire, ces cols ouverts deviennent instruments de torture. L'œil est ainsi successivement attiré par la blancheur des chemises éclatantes puis refoulé à la vue des épingles. Mais depuis deux, trois ans, je travaille de moins en moins avec le vêtement. J'essaye de nouveaux matériaux en conservant le même statement. C'est par exemple visible dans l'une de mes dernières pièces *Jouvence* : deux minerves médicales assemblées dessinent une vulve disposée à l'horizontale. Brodées de perles telle une fontaine, cette sculpture renvoie alors à l'image d'une conque qui convoque l'imaginaire d'un bénitier, et plus encore...



JUVENCE

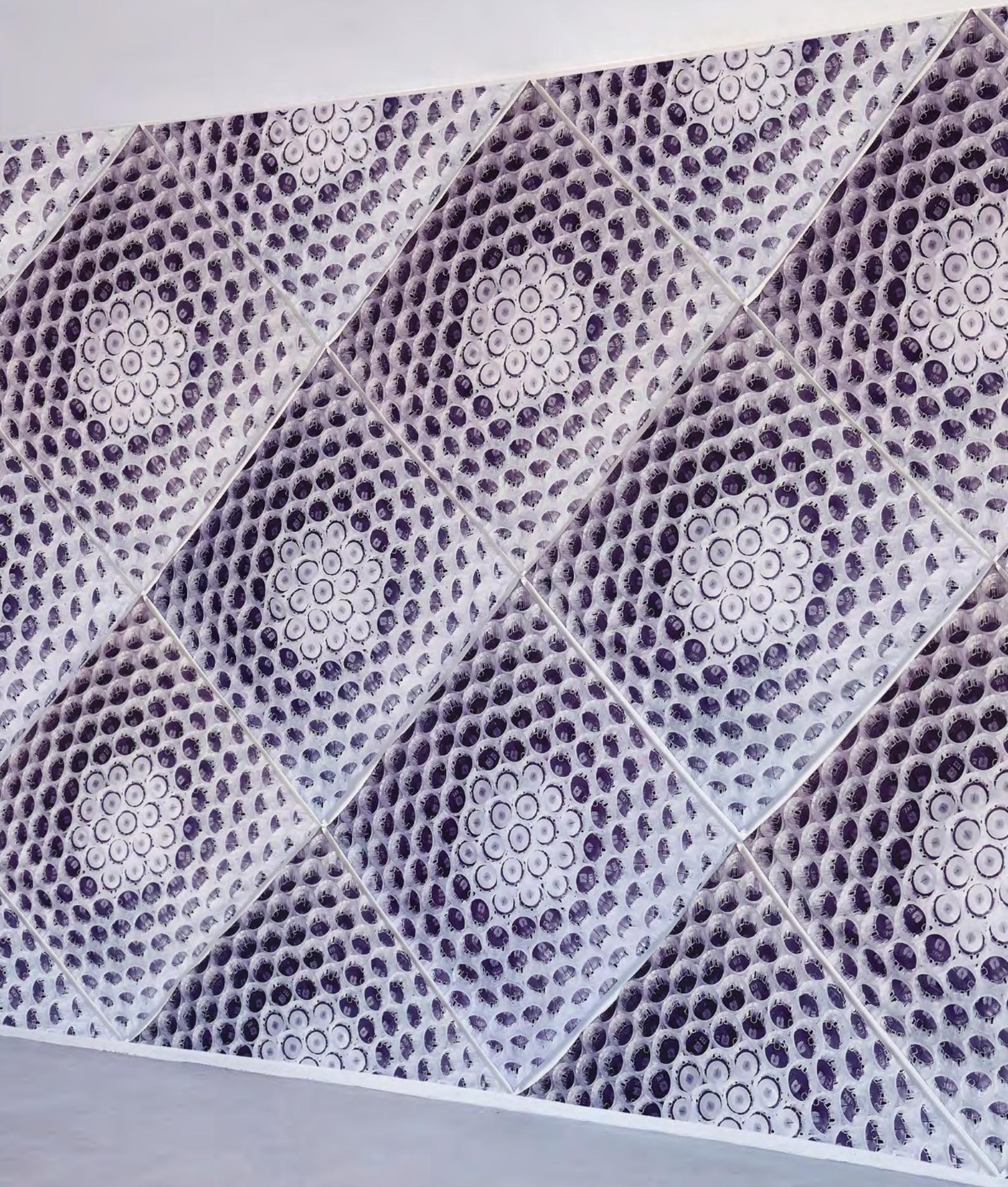
Minerves médicales, perles de rocailles blanches et transparentes, 60 × 110 cm, 2018.

Indira Béraud

L'univers médical est également caractéristique de ton travail. Tu utilises divers appareillages curatifs tels que l'orthèse dans *Métamérie*, et la présentation des œuvres est épurée, soignée, voire aseptisée, de sorte qu'un parallèle s'opère entre l'artiste et le chirurgien. Par quel processus le vocabulaire médical s'est-il imposé dans ton œuvre ?

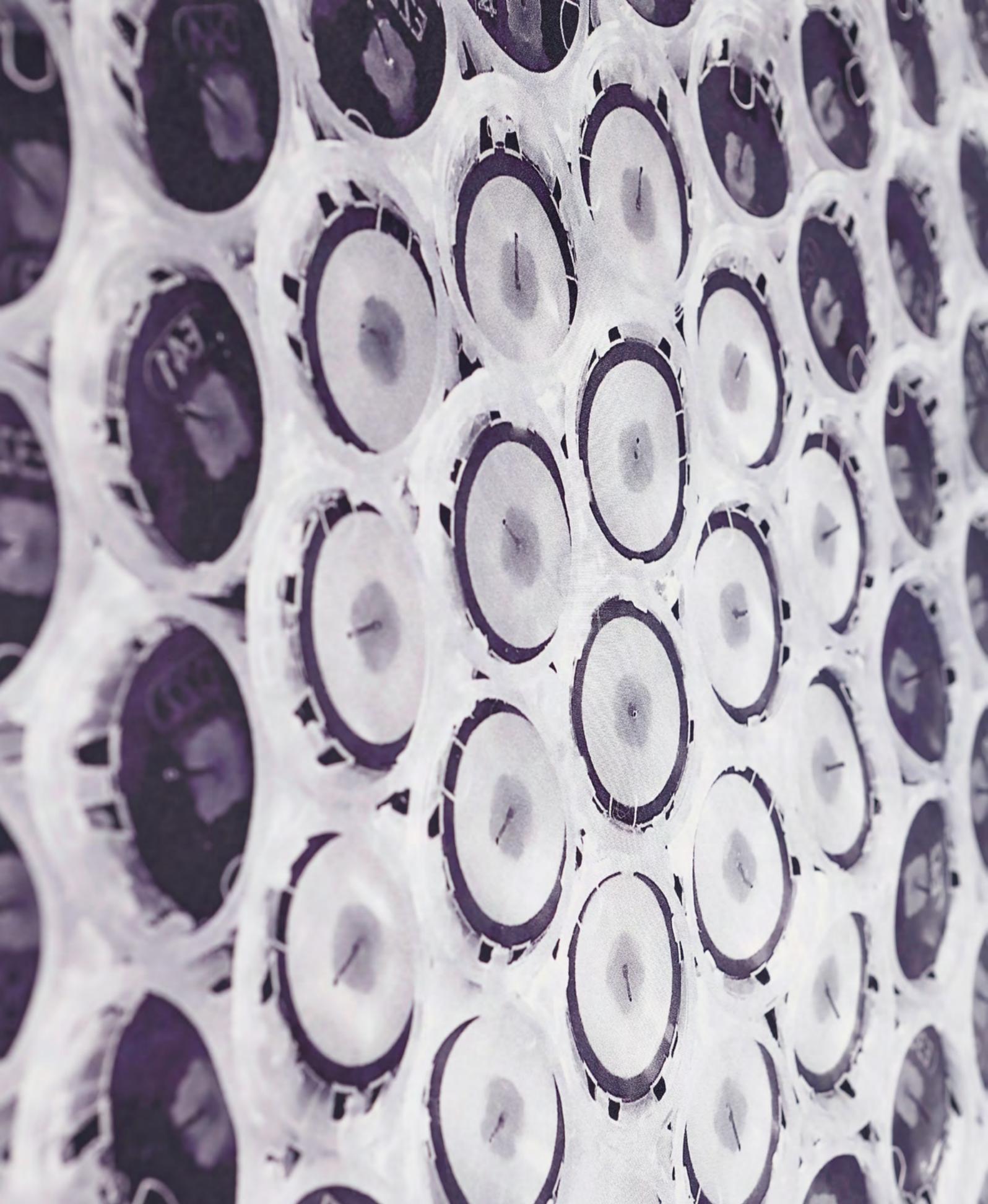
Floryan Varennes

Je n'y avais pas pensé, mais je me retrouve complètement dans cette figure. Le processus curatif est très important dans ma pratique. Ce rapport à l'art comme une sorte de rituel soignant est aussi lié à mon histoire personnelle puisque ma mère travaille dans le domaine médical. Tout cela me ramène à Michel Foucault, aux notions de normes, de soin et à toutes les choses qui sont liées au pouvoir. Dans mon œuvre, je propose un parallèle entre le médiéval et les hôpitaux. L'époque médiévale est une idéalisation de quelque chose qui ne peut pas être vécu. N'étant jamais malade, je n'ai pas mis les pieds à l'hôpital depuis très longtemps et je m'imagine tout un tas de choses sur ce qui se passe dans ce genre de lieux clos. J'ai abordé les choses sous cet angle là, en traitant l'hôpital comme une hétérotopie. Je me suis intéressé à tous ces instruments liés au corps que j'ai récupéré pour les travailler de manière sculpturale. Les foulards *Archa Insula* sont les toutes premières pièces que j'ai



ARCHA INSULA

Foulards Impression Maison Vianay, photographie aiguilles d'insulines,
90 × 90 cm (par foulard), 2018.



ARCHA INSULA (DÉTAIL)

Foulards Impression Maison Vianay, photographie aiguilles d'insulines,
90 × 90 cm (par foulard), 2018.

réalisées avec des appareillages médicaux. L'installation est créée à partir de seringues d'insuline usagées qui appartenaient à une amie diabétique. Les maladies auto-immunes m'intéressent particulièrement parce qu'elles conditionnent le corps, elles résultent d'un dysfonctionnement du système immunitaire. J'ai donc utilisé ces petites capsules de mémoire vivante avec lesquelles elle s'est piquée. J'en ai fait une agglomération, une sorte de petit bouclier que j'ai pris en photo et que j'ai fait imprimer sur des foulards. Pour moi, c'était un geste fort parce que cela interrogeait le fait d'être contraint à se piquer pour se soigner. On se situe à la fois dans la protection puisque l'insuline agit comme un bouclier et dans l'auto mutilation ritualisée. On est dans cette espèce d'entre-deux que j'aime beaucoup, entre la violence et la douceur, le rapport au soin et l'acte guerrier. Pour mon amie, c'est devenu une norme à laquelle elle ne peut échapper puisque c'est en lien avec sa santé. J'ai transformé ce rapport médical, j'en ai fait des foulards que j'ai accroché au mur comme des bas reliefs. Ils peuvent également se porter autour du cou. Cette idée d'aiguilles parées autour du cou se retrouve aussi dans *Dysphoria*.

Finalement, ce geste de chirurgien je l'exerce par ailleurs avec les chemises et les cols : je les prends, je les coupe, je les recoupe, je les recouds et cela donne un palimpseste. Je fais la même chose avec les orthèses : je les prends, je les coupe, je les recoupe,

je les recouds pour les transformer en énormes plastrons médiévaux. Dans *Métamérie*, on retrouve aussi la question de l'affiliation et l'identité, parce que cela représente un héraldique. L'affiliation, c'est à la fois une force et une contrainte : elle nous ramène à l'ancestral, à la famille et au passé.

Indira Béraud

Tu présentes des pièces faites de morceaux d'armures, tu crées des espaces délimités que le spectateur est invité à pénétrer, et des grillages qui évoquent la prison. Le champ lexical de l'enfermement se déploie ainsi dans ton œuvre, plaçant sur un même plan la protection et l'isolement. Comment appréhendes-tu la contrainte du corps dans ton œuvre ?

Floryan Varennes

J'aime l'idée de devoir contraindre le corps pour le soigner. J'ai récupéré des orthèses et j'ai trouvé cela absolument incroyable. La matière est surprenante, elle absorbe la transpiration et en même temps comprime le corps avec douceur. C'est un acte guerrier, une armure à enfiler. *Métamérie* a été la première pièce vraiment importante pour moi. J'ai ouvert cet objet habituellement contraignant, je l'ai disposé au mur comme un bas relief. J'ai rajouté des rivets. Ce n'est pas grand-chose pourtant leur placement forme un bouclier qui s'appréhende comme une



MÉTAMÉRIE

Orthèses médicales, rivets, 155 × 50 cm, 2017.



DISCIPLINE 1.1, 1.2, 1.3

Orthèses médicales, rivets, anneaux, fils, extrait de lavande, 250 × 150 cm chaque bas-relief, 2019.

protection médiévale. Ces instruments, ces objets de sauvegarde protègent certes le corps, mais fonctionnent aussi comme des carcans. C'était les prémices de ce que j'ai présenté un peu plus tard au Salon de Montrouge. Les trois types de contraintes que j'explore sont les contraintes corporelles, les contraintes sociétales et les contraintes liées à l'identité.

Plus le temps passe et plus j'enferme le corps. Je le place dans des carcans, je lui mets des épingles, je le mets sous grillages comme avec *CruX* qui donne à voir les restes d'un corps morcelé, écorché ou soumis au supplice de l'écartèlement. Je maintiens cependant une certaine ambivalence, car ce sont des carcans faits de matière délicate. Ils sont fragiles, et j'y adjoins des perles. Pour moi, ces carcans sont antinomiques.

Indira Béraud

L'esthétique de la violence apparaît sublimée dans ton œuvre. Tu utilises le cuir, le vinyle, les anneaux ou encore les câbles permettant la suspension, autant de matériaux propres à l'univers BDSM, une pratique qui reconsidère la dichotomie entre plaisir et souffrance. Peux-tu nous parler de cette mise en tension permanente entre érotisme et supplice corporel ?

Floryan Varennes

Je me suis intéressé au BDSM et au fétichisme en tant que sujet



CRUX

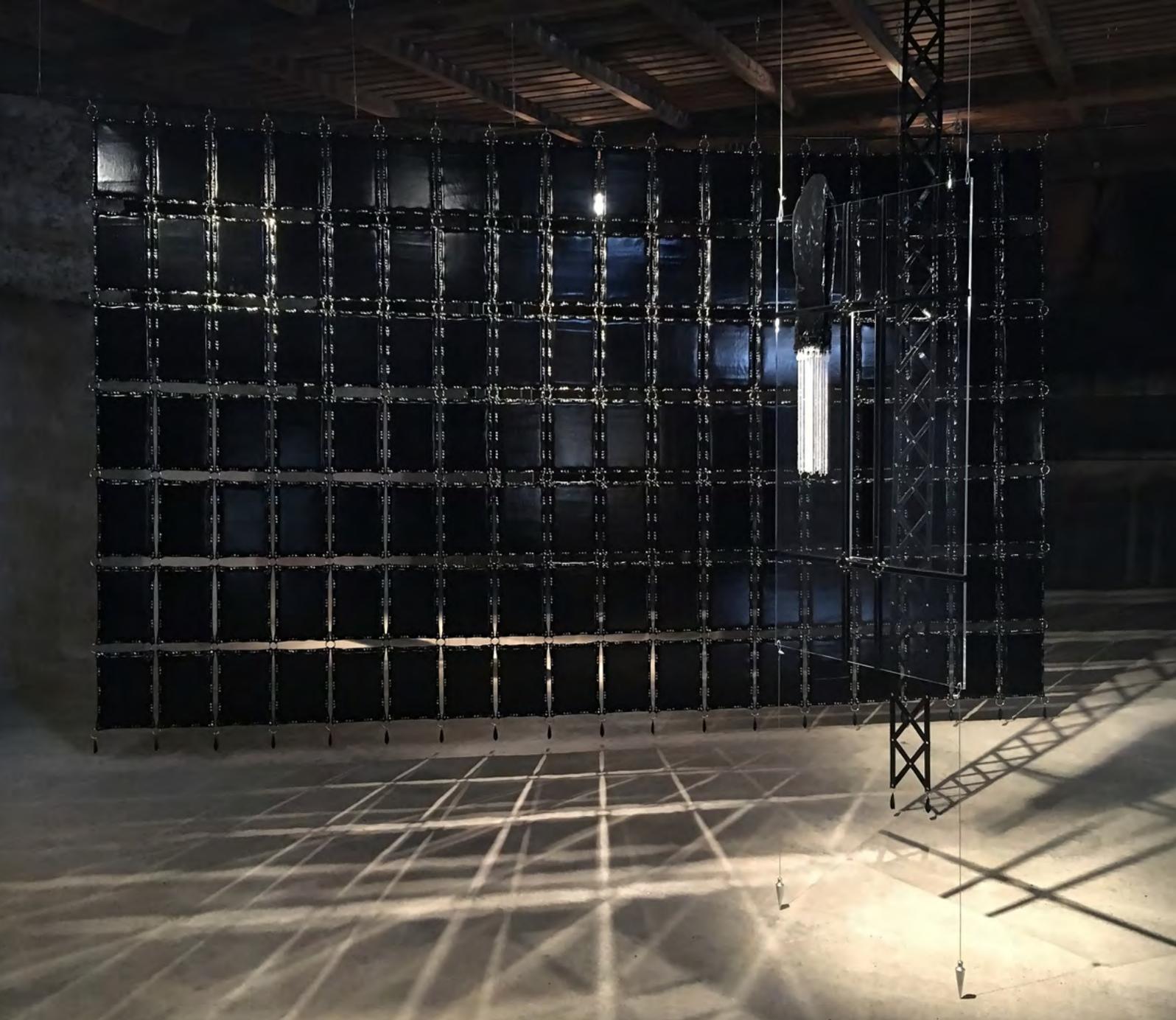
Cols de chemise, parka, perles, 150 × 90 cm, 2018.



CRUX (DÉTAIL)

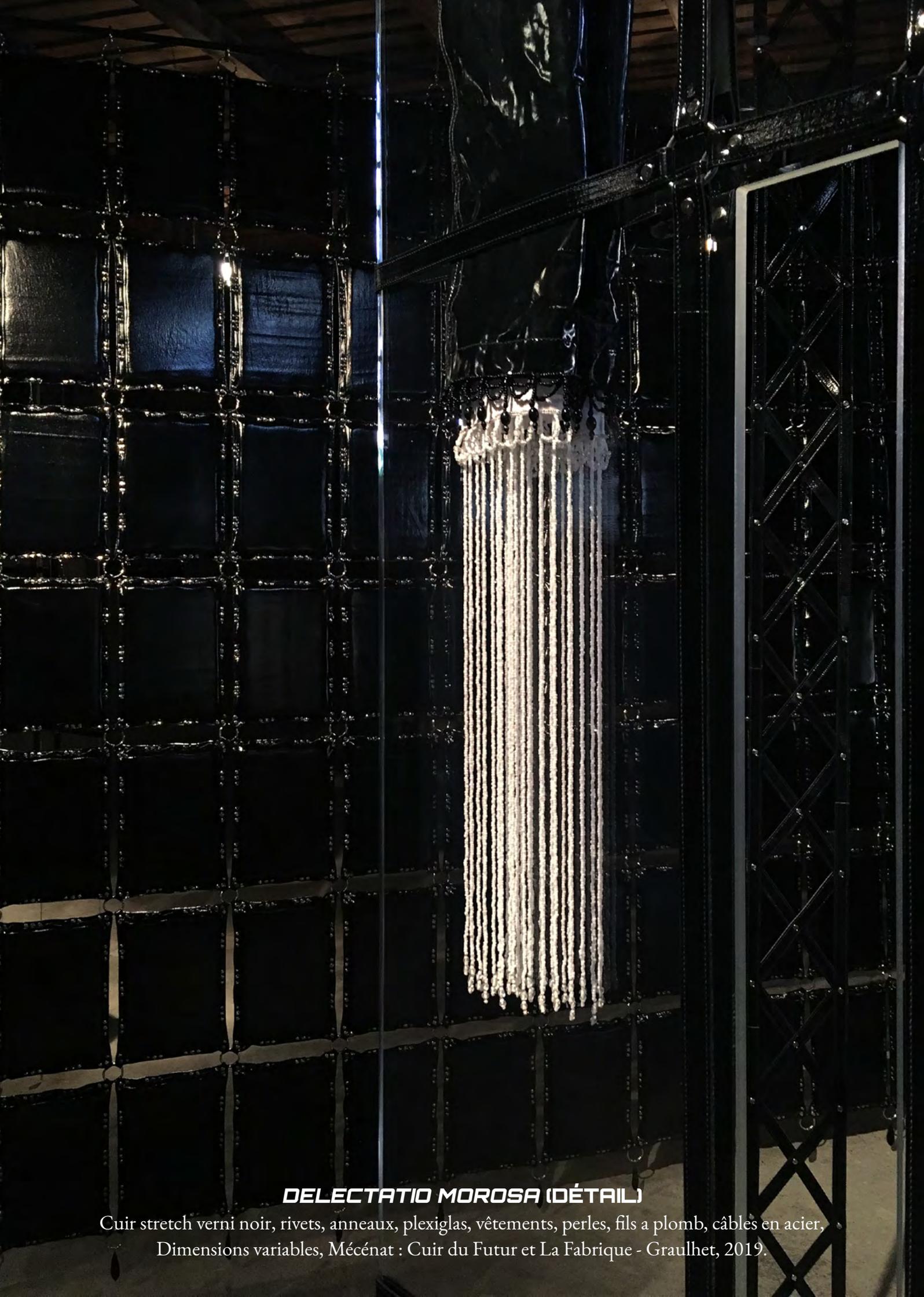
Col de chemise, parka, perles, 150 × 90 cm, 2018.

social. Il s'agit de rapports de dominations, de soumissions qui amènent du plaisir, ainsi que du soin d'une certaine manière ; tout cela est stratifié dans mon œuvre. En plus des pratiques corporelles, il y a une esthétique très forte qui s'est mise en place avec le temps et qui perdure. Je ne suis qu'un continuateur, c'est quelque chose qui a été repris par beaucoup d'artistes comme Monica Bonvicini. Cette esthétique de la violence, elle est très présente dans mon œuvre, mais une fois de plus elle est ambivalente. Les *Hiérarques* forment des poignards, mais c'est aussi une veste extrêmement douce. La lance de joute en verre, *Fin'Amor*, pourrait être incroyablement violente, mais elle est en verre et donc d'une grande fragilité. Le mur en cuir, intitulé *Delectatio Morosa* en référence à l'amour courtois, est en réalité molletonné, agréable et perméable. Cette esthétique est ainsi toujours contrebalancée par des paradoxes, et vice versa. *Hierophanie*, cette espèce d'empilement de cols brodés qui peut paraître très esthétique, amène à voir un monstre vulvaire hypersexualisé. Mon travail se construit sur des contraires. La tension est permanente dans la suspension, et dans la tension amoral également. L'esthétique de la violence peut être visible ou moins visible, mais elle est toujours présente parce qu'elle est liée à la surmasculinité que je combats. J'essaye d'entrelacer surmasculinité et surféminité, sensualité et virilité. Ce qui est sensuel appartient pour moi aussi bien au féminin qu'au masculin. Ma lance de joute



DELECTATIO MOROSA

Cuir stretch verni noir, rivets, anneaux, plexiglas, vêtements, perles, fils a plomb, câbles en acier,
Dimensions variables, Mécénat : Cuir du Futur et La Fabrique - Graulhet, 2019.



DELECTATIO MOROSA (DÉTAIL)

Cuir stretch verni noir, rivets, anneaux, plexiglas, vêtements, perles, fils a plomb, câbles en acier,
Dimensions variables, Mécénat : Cuir du Futur et La Fabrique - Graulhet, 2019.

est en cela une pièce qui mêle tous ces aspects. Elle est l'allégorie d'une culture courtoise. Je suis frénétiquement passionné par la torture courtoise et par son opposé, l'amour courtois, tous deux propres au Moyen-Âge. La fragilité du matériau traduit le sentiment amoureux, à la fois fort et vulnérable. Les relations amoureuses et sexuelles sont des sujets que j'interroge beaucoup. Le combat, c'est la chevalerie par excellence, c'est aussi la délicatesse, l'habileté, c'est en quelque sorte très sportif. Et en même temps, cette pièce est sublimée parce qu'on est dans ce rapport androgyne. J'ai calqué cette lance de verre et j'y ai adjoint une mandorle. Le rapport est antinomique, la passion amoureuse est alors figée dans un instant.

Indira Béraud

Le jeu de la séduction est un thème récurrent dans ton œuvre. *Fin'Amor* par exemple, illustre la fragilité de l'amour, son combat, et l'incertitude de la conquête. Cette œuvre semble être l'éloge d'une relation sublimée. Florian Gaité y décèle une position critique à l'égard des relations contemporaines, souvent appréhendées à la manière d'un objet de consommation, victimes d'une époque où la satisfaction immédiate est encouragée. Comme il le souligne, dans le jargon psychanalytique la sublimation consiste à résister à ses pulsions afin de faire concorder le désir aux conventions sociales. Peux-tu nous parler de ton rapport à la psychanalyse ?



FIN'AMOR (DÉTAIL)

Lance de joute en verre, 270 × 50 cm, 2018.

Floryan Varennes

Je m'intéresse beaucoup à Carl Gustav Jung. Il fait partie de ces médecins psychiatres très importants dans mon travail puisque j'étudie les symboles, l'anima, l'animus, la mémoire collective et la synchronicité. La synchronicité, c'est lorsque des éléments qui ne présentent pas de lien de causalité sont mis en association et font sens. C'est l'idée que rien n'est dû au hasard. Mes lectures psychanalytiques de Jung ont enrichi ma compréhension du symbole, de ce qui peut être dit, toujours autrement.

Cela a beaucoup irrigué mon travail sur la façon de parler d'une chose sans la citer, notamment avec le corps. Je traite aussi beaucoup de sexualité de manière détournée. Georges Duby, un historien médiéviste, parle de l'homosexualité dans la chevalerie et cela m'a beaucoup attiré. Je me suis demandé si c'était possible. J'adore me projeter dans ces fantasmes et m'imaginer des vérités. Le combat courtois relève aussi de cela, c'est quelque chose de très idéalisé. Mes recherches, couplées à la psychanalyse, me permettent d'aborder les gender studies et l'Histoire de manière collatérale.

Indira Béraud

C'est une lumière artificielle, semblable à celle des hôpitaux, qui éclaire *Mythopoeïa*. C'est dans la pénombre que l'on découvre *Delectatio Morosa*, dont l'éclairage minimaliste actionne un jeu d'ombre et de lumière. Avec *Punctum Saliens*, les reflets irisés de

l'œuvre se retrouvent striés au sol. L'éclairage semble faire partie intégrante de l'installation, permettant l'extension de l'œuvre, lui octroyant par ailleurs une dimension quasi divine.
Peux-tu nous parler de son importance ?

Floryan Varennes

C'est très juste parce que j'aborde la lumière avant tout comme une matière. Ce qui m'intéresse c'est qu'un objet possède des qualités : il peut être mat ou brillant par exemple, et je cherche à accentuer ces qualités. Je peux le faire avec la mise en espace, et cela passe notamment par la lumière. La présentation frontale de *Mythopoeia* par exemple, est quelque chose de chirurgical et d'aseptisé.

Il y a une table, on ne sait pas si elle est archéologique ou si c'est une table hospitalière, sur laquelle des objets fragmentés et parcellaires sont disposés comme des régalia, les attributs du pouvoir.

La lumière réfléchissante et les bandes PVC irisées induisent une mise à distance. Dans cette installation composée de onze éléments, on retrouve quelques centaines de milliers d'épingles qui renvoient cette lumière. Dans *Delectatio Morosa*, il s'agit d'un cuir spécifique qui réverbère l'environnement. Cela vient également d'un désir de suresthétisme. Aujourd'hui, notre rapport à la réalité ou la virtualité, mais pas seulement, est extrêmement lié à l'esthétisme. Je cherche à l'accentuer à son paroxysme, notamment par la lumière, en créant une mise en espace augmentée. Il s'agit d'un rapport de



MYTHOPOEIA

Chemises noires, épingles, techniques mixtes, Dimensions variables, 2018.

séduction complètement superficiel qui traduit quelque chose de plus profond, de plus intense, en créant une mise en espace augmentée.



HIÉROPHANIE

Cols de chemises, perles de rocailles noires 20 × 30 cm, 2017.

Floryan Varennes, Figure Figure 2019
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

INTERVIEW

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

DIRECTION ARTISTIQUE

Fani Morières
Fani@figurefigure.fr

IDENTITÉ VISUELLE

Thomas Guillemet
Thomas.guillemet.two@gmail.com

www.figurefigure.fr

